

Les peuples indigènes et la conquête romaine de l'Hispanie. Essai de critique historiographique

Marco V. Garcia Quintela

Dialogues d'histoire ancienne, Année 1990, Volume 16, Numéro 2

p. 181 - 210

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

DHA	16,2	1990	181-210
-----	------	------	---------

LES PEUPLES INDIGENES ET LA CONQUETE ROMAINE DE L'HISPANIE ESSAI DE CRITIQUE HISTORIOGRAPHIQUE

Marco V. GARCIA QUINTELA
Université de Valencia

Le but de ce travail est essentiellement destructeur. Il s'agira de montrer que les idées en vigueur à propos de deux thèmes étroitement liés - la nature des sociétés de l'intérieur de la Péninsule Ibérique avant la conquête romaine, d'une part, et l'ensemble des mesures prises par les Romains pour s'assurer leur soumission, d'autre part - ne résistent pas à la confrontation avec un examen critique des sources. Pour le démontrer nous réaliserons, dans les pages qui suivent, un examen historiographique du cadre interprétatif actuellement en vigueur et qui, dans ses grandes lignes, subsiste depuis plus d'un siècle ; nous verrons aussi les raisons particulières de cette durée. Puis, dans un autre article ¹, nous examinerons les sources alléguées par les défenseurs de la *communis opinio* et nous évaluerons jusqu'à quel point ils la soutiennent réellement. Notre conclusion établira la nécessité de construire un modèle herméneutique alternatif. J'ai, pour ma part, quelques idées à ce sujet que j'espère publier à une autre occasion. Pour le moment je pense qu'un débat sur ce qui est envisagé ici ou sur les nouvelles lignes d'analyse possibles est plus intéressant que la recherche d'un soutien pour mes propositions "constructives", non encore formulées.

1. Sources pour l'étude de la protohistoire d'Hispanie. Pour une nouvelle lecture, à paraître dans *DHA*, 17, 1, 1991.

Vu la nature historiographique de ce travail, il me semble qu'il est nécessaire de décrire sa genèse. En effet, l'analyse historiographique, par sa nature même, oblige à essayer de découvrir les présupposés et les sources d'inspiration auxquels divers auteurs ont eu recours. Le faire sans montrer mon jeu me semble déloyal.

Il y a déjà plusieurs années qu'un préhistorien, J.M. Vázquez Varela, avec l'aide de travaux modernes de laboratoire, et un historien de l'Antiquité, J.C. Bermejo Barrera, avec un penchant notoire pour la philosophie, constatent quotidiennement à l'université de Saint Jacques de Compostelle la distance entre les textes de Strabon sur le Nord de la Péninsule et les formes de vie pratiquées réellement, qui sont de mieux en mieux connues grâce à l'archéologie. C'est dans ce milieu que j'ai été initié à l'Histoire Ancienne par Bermejo Barrera². Puis, à l'université de Valencia, j'ai la charge depuis 1985 d'une matière appelée "Culture des peuples hispaniques". L'imprécision de cette dénomination m'a permis de présenter son contenu comme une étude d'anthropologie antique générale, et de ses applications dans les descriptions de la Péninsule Ibérique. Mes problèmes ont commencé quand j'ai dû conseiller une bibliographie aux étudiants. D'une part, celle qui concerne la Péninsule ne me semblait pas satisfaisante dans la mesure où elle acceptait les conséquences de l'ethnocentrisme et les présupposés méthodologiques des auteurs classiques comme des données brutes ou comme des analyses de valeur scientifique indiscutable ; cette réalité contrastait avec la pratique de l'examen critique des textes. D'autre part, il existe une bibliographie pertinente mais elle concerne des milieux qui ne sont pas ibériques et elle est peu traduite en espagnol. Il m'a donc semblé nécessaire de réfléchir sur ce panorama historiographique qui ne me paraissait pas satisfaisant.

2. La formulation de mes inquiétudes d'alors peut se lire dans M.V. GARCIA QUINTELA, *Algunhas consideracións ao redor das fontes etnográficas do libro II da Xeografía de Estrabón, I Coloquio de Antropoloxia de Galicia, Santiago de Compostela 4-6 febreiro 1982*, La Corogne 1984, p. 15-29. L'essentiel de ce qui y est dit est formulé à nouveau par J.C. BERMEJO BARRERA dans *Mitología y Mitos de la España Prerromana*, 2, Madrid 1986, p. 23-25. Voir dans ce même livre la contribution de J.M. VAZQUEZ VARELA, *Dieta Real y Dieta Imaginaria*, p. 231-239. Le précurseur des travaux de Bermejo et de Vázquez est C. ALONSO DEL REAL, *Estrabón Revisitado, Gallaecia*, 3-4, 1977-1978, p. 53-70.

I - LA FORMATION DE LA *COMMUNIS OPINIO* ET LES RAISONS DE SA PERSISTANCE³

Comme pour beaucoup de choses dans le domaine de nos études, le sujet qui nous occupe ici trouve son origine chez T. Mommsen qui, en quelques pages, énonce des idées qu'une grande partie de l'historiographie postérieure reprendra en se limitant à les commenter, à changer l'emphase de l'expression, à introduire une nuance ou à insérer des notes en bas de page. Mommsen se situe irrévocablement dans la perspective ethnocentrique de ses sources : il renvoie à Polybe (XXXIV, 8, 4-10) comme témoignage de la richesse de la Lusitanie⁴ et signale que les populations péninsulaires du Nord, Ouest et de l'intérieur "se montraient réfractaires à tout progrès" ; progrès identifié, évidemment, avec la domination romaine. Les pratiques indigènes de se regrouper en bandes et de réaliser des incursions sont considérées par Mommsen comme des actes de brigandage qui rendaient la région peu sûre et sauvage, raison pour laquelle les troupes romaines préféraient l'éviter⁵. Un peu plus loin il indique, comme explication générale, les deux idées fondamentales qui seront répétées indéfiniment ensuite : (a) l'action des populations hispaniques était comparable à celle des guerrillas et elles montraient, par conséquent, un manque total de sens politique ; (b) la mission des généraux romains était de civiliser ces populations, mais à l'époque décrite, les mesures nécessaires - la colonisation latine à grande échelle - n'avaient pas encore commencé à se mettre en pratique hors d'Italie⁶. Ce fut Tiberius Sempronius Gracchus qui se rendit compte le premier de la

3. Je laisse de côté l'historiographie du début de la conquête de l'Hispanie dans le cadre de la Seconde Guerre Punique, qui concernait les Carthaginois ou des populations méditerranéennes que nous connaissons presque exclusivement à travers l'archéologie ; je me centrerai sur les études concernant l'intérieur péninsulaire, où les sources écrites sur les indigènes abondent. Je reprends donc la conquête au IIe siècle, à la fin duquel elle est terminée dans sa plus grande partie, ce qui coïncide pratiquement avec la fin de l'*Iberike* d'Appien. Il s'agit donc de la conquête de la zone indoeuropéenne péninsulaire.

4. T. MOMMSEN, *Historia de Roma I: De la Fundación a la República*, Madrid 1965, chap. VII du livre III, p. 892.

5. Ces brigands étaient "absolument la même chose que les brigands de Campanie", *idem*, p. 893.

6. *Idem*, p. 895.

nécessité de ces mesures puisqu'"il assigna des terres aux bandes errantes ou les réunit en cités (Gracchuris)", ce qui, selon Mommsen, était "le meilleur remède pour en finir avec cette espèce de piraterie continentale" ⁷. L'auteur reconnaît que les Romains ne furent jamais capables de supprimer complètement le "brigandage" des indigènes, cependant il considère qu'il ne prit jamais le caractère d'une guerre ouverte et fut toujours facilement repoussé. Sous le pouvoir de Rome, l'Espagne jouit enfin de la prospérité ⁸.

Ainsi Mommsen insiste sur deux points complémentaires. D'une part, l'incompétence des indigènes pour exploiter leurs ressources naturelles en opposition à l'exploitation "rationnelle" introduite par Rome. D'autre part, leur incompétence sur le plan politique et militaire, qui est un indice de leur manque de civilisation : l'objectif de la politique d'établissements de populations est de corriger cet aspect. Avec ces formulations Mommsen se limite à traduire l'idéologie impérialiste antique en idéologie impérialiste moderne ⁹, ce qui est logique si nous tenons compte de la modernité recherchée de son appareil conceptuel. D'autre part, il n'envisage pas une critique des témoignages qu'il emploie, critique qui n'entre pas dans les options adoptées pour écrire cet ouvrage en particulier ¹⁰.

La première nuance importante aux thèses de Mommsen, destinée à subsister, est introduite très tôt par J. Costa dans *Estudios Ibéricos* ¹¹, oeuvre inachevée dont l'édition de la deuxième partie se réduit à un index avec ses épigraphes développés brièvement. Pour Costa, le brigandage des populations hispaniques avait une base sociale et n'était pas, contrairement à ce que pensait Mommsen, le simple résultat de la barbarie. Dans l'introduction il annonce le traitement, dans un chapitre qu'il n'a finalement pas rédigé, de la

7. *Idem*, p. 898.

8. Dans *Historia de Roma II : De la Revolución al Imperio*, Madrid, 1965, livre IV, chap. I, p. 57.

9. Et, si l'on veut, intemporelle, cf. R. BASTIDE, *El Próximo y el Extraño. El Encuentro de las Civilizaciones*, Buenos Aires 1973, (Paris 1970), p. 22-3 signale une idéologie très comparable chez les conquérants et les colonisateurs d'Amérique.

10. Voir la synthèse sur Mommsen de K. CHRIST, *Römische Geschichte und deutsche Geschichtswissenschaft*, Munich 1982, p. 58-66.

11. Madrid 1891-1895. J. Costa connaissait bien l'oeuvre de Mommsen consacrée à la Péninsule et il la cite souvent.

problématique d'une classe servile ibère composée de pasteurs, qui s'adressent aux Romains et aux Carthaginois pour leur demander des terres qu'il faudrait enlever à leurs maîtres et qu'ils cultiveraient comme hommes libres et sujets de Rome ou de Carthage¹². Ainsi, poursuit Costa, apparut alors ce qui serait un des fils conducteurs de l'histoire de l'Espagne, la lutte entre élevage et agriculture, lutte dans laquelle "l'élevage représentait l'élément conservateur et patriotique ; l'agriculture servait d'instrument et de drapeau à un véritable mouvement social". Au contraire, Costa a développé longuement le thème de l'importance de l'élevage dans la Péninsule et a consacré au brigandage un chapitre intitulé "Cuatreria y abigeato"¹³. Il y insiste sur le fait que la cause en serait la pauvreté, et non pas la guerre - spécialement en Lusitanie -, mais il indique aussi l'existence possible d'une dimension institutionnelle : il y aurait "une propension héritée et qui venait de très loin dans la race"¹⁴. Il complète l'étude avec l'examen des peines contre les bandits et en cherchant des parallèles ethnographiques à cette situation il évoque surtout la lutte pour le bétail chez les Irlandais. Costa reprend les mêmes idées dans son livre *Colectivismo Agrario*¹⁵, en y introduisant une nouvelle nuance à l'oeuvre de Mommsen et un corollaire logique de ses thèses sur les bases sociales et économiques du brigandage : la politique d'établissements de populations commencée par T.S. Gracchus et continuée par d'autres généraux romains n'était pas destinée à "civiliser" les peuples indigènes, mais elle était le résultat conscient de la volonté de supprimer les causes sociales du brigandage.

Il vaut la peine de souligner le contexte dans lequel cette contribution a lieu. En effet, Costa n'était ni un historien, ni un philologue professionnel¹⁶. C'était un juriste et un réformateur dans

12. P. i-ii. Costa développe ce point dans *Colectivismo Agrario en España*², Madrid 1915, 1^{ère} éd. 1893, p. 422-6, avec son appareil critique correspondant.

13. *Estudios*, p. xxxix-liv.

14. Il corrige expressément cette idée dans *Tutela de Pueblos en la Historia*, Madrid, s.d., où est recueillie une conférence sur Viriathe prononcée en 1895, p. 1-53, p. 27, il insiste sur le caractère social du brigandage des Lusitaniens.

15. P. 419-36.

16. Voir M. CIGES APARICIO, *Joaquin Costa. El Gran Fracasado*, Bilbao, Madrid et Barcelone 1930, *passim*, biographie centrée sur le personnage, mais insuffisante en ce qui concerne l'histoire des

le milieu social et politique, et c'est à la défense de ses idées dans ces domaines qu'il dédia une énorme production écrite où les titres consacrés à des aspects de l'Histoire Ancienne d'Hispanie occupent une place indubitablement marginale. Toutefois, cela ne signifie pas un appauvrissement des idées et de la compétence historiographique qu'il déploie : cette dernière supporte tout à fait la comparaison avec les canons universitaires européens de l'époque¹⁷. Or, il convient de préciser que l'insistance de Costa sur la détection des bases économiques et sociales du banditisme est surtout le résultat d'une extrapolation vers le passé de son diagnostic des déficiences économiques de l'Espagne de son temps¹⁸. En fait, son analyse de la

idées. Voir en ce sens, M. TUÑÓN DE LARA, *Costa y Unamuno en la Crisis de fin de Siglo*, Madrid 1974, *passim*, avec la bibliographie antérieure. Plus récent mais plus bref cf. J.L. ABELLAN, *Historia Crítica del Pensamiento Español*, tome V (I), *La Crisis Contemporánea (1875-1936)*, Madrid 1989, p. 467-503. Je remercie M. Baldó Lacomba pour ses orientations bibliographiques sur Costa.

17. Malgré l'opinion contraire de Caro Baroja, voir *infra* p. 198. En plus de *Estudios Ibéricos*, voir J. COSTA MARTINEZ, *Introducción a un Tratado de Política Sacado Textualmente de los Refranes, Romanceros y Gestas de la Península*, Madrid 1888 ; dont la deuxième partie (p. 219-491) consiste en une véritable histoire des religions préromaines de la Péninsule. Costa exploite les sources littéraires et emploie une bibliographie très actualisée dans les domaines de l'histoire comparée des religions et du monde celtique, il a aussi recours dans certains cas au folklore et à l'ethnographie, il s'agit donc d'une grande étude interdisciplinaire avant la lettre. Il a aussi publié *La Religión de los Celtiberos*, Biblioteca Costa, Madrid, livre auquel je n'ai pas eu accès.
18. L'oeuvre de Costa s'inscrit dans le cadre des travaux séculaires, authentiquement espagnols, sur le problème de l'accroissement de la prospérité du pays : "*cuantitativistas*" et "*bullonistas*", "*arbitristas*", *Sociedades de Amigos del País*... Voir P. VILAR, *Los Primitivos Españoles del Pensamiento Económico. "Cuantitativismo" y "Bullonismo"*, in : P. VILAR, *Crecimiento y Desarrollo*, Madrid, 1974², p. 135-162 (= *Mélanges Marcel Bataillon*, 1962, p. 261-84) ; J. VILAR, *Literatura y Economía*, Madrid 1973, *passim* ; G. ANES, *Economía e "Ilustración" en la España del siglo XVIII*, Barcelone 1972², *passim*. Costa fut pleinement conscient de sa relation avec ces traditions qu'il connaissait très bien et qu'il a étudié dans *Colectivismo Agrario*, p. 27-227. Personnellement Costa s'est distingué par sa critique du système des *caciques* de la

pauvreté des serfs ibériques est la partie de sa reconstruction qui a le moins d'appuis documentaires sûrs : elle se fonde essentiellement sur l'application directe à la situation péninsulaire, spécialement celtibère, des analyses de d'Arbois de Jubainville sur l'implantation des Celtes en Gaule. En définitive, nous sommes simplement devant un transfert à l'Hispanie du II^{ème} siècle de l'analyse sociale élaborée par César pour la Gaule du milieu du I^{er} siècle ¹⁹.

Enfin, pour mieux préciser la pensée de Costa il faut indiquer que, au moins apparemment et malgré certaines formulations, il ne dépend pas du tout du marxisme. Il est vrai que l'index de la partie qu'il n'a pas développée de ses *Estudios Ibéricos* annonce un chapitre dédié à la "lutte de classes" ²⁰, mais il est difficile de déterminer dans quel sens il aurait utilisé cette idée. En tout cas, il semble improbable qu'il l'eût fait en termes marxistes ²¹. Son programme

"Restauración" (1875-1917) et sa défense d'une politique d'irrigation et de développement agricole. Dans *Tutela*, p. 52-3, il exprime la relation entre ses études sur l'Antiquité et ses opinions politiques.

19. Voir *Colectivismo Agrario*, p. 423-4 ; Costa cite expressément César ; la même chose dans *Tutela*, p. 15.
20. P. 7 il y englobe tous les cas de crises internes des populations indigènes.
21. Dans *Colectivismo Agrario*, p. 3, il définit ce concept comme une atténuation du simple collectivisme défendu, parmi ceux qu'il cite, par Lasalle et Marx, dans le sens qu'il soutient seulement l'abolition de la propriété privée de la terre, et non pas celle des outils de production, qui caractériserait les collectivistes. Il se considère ainsi comme l'héritier des "systèmes de nationalisation de la terre élaborée par les utilitaristes du XIX^e" (p. 4). Il analyse les opinions de ceux-ci, p. 4-24, puis suit un long chapitre (p. 27-227) consacré à explorer les bases nettement hispaniques de ce type de propositions collectivistes. Voir aussi *La Fórmula de la Agricultura Española*, vol. II, Madrid 1912, spécialement p. 264 où il considère que certains socialistes utopiques (Proudhon, Blanc, Fourier, Owen) sont à l'origine du désordre social qu'il détecte, et p. 265-7 où il soutient une demande d'amnistie en faveur de grévistes barcelonais en affirmant qu'après la perte de Cuba et des Philippines en 1898, "les ouvriers sont les seules Indes qu'il reste à l'Espagne", p. 265. Cf. TUÑÓN DE LARA, *Costa y Unamuno*, p. 97-8 et sur les différences spécifiques entre Costa et les socialistes voir p. 123-126 et 138. Costa était incapable d'accepter le protagonisme des travailleurs dans les réformes politiques et économiques qu'il proposait. Ce qui ne

politique, proposant un régime présidentiel, le développement de l'agriculture et le raffermissement de la petite bourgeoisie et oubliant en même temps le prolétariat industriel naissant, a peu de choses à voir avec le marxisme.

Pour résumer, les grandes lignes interprétatives de l'histoire péninsulaire pendant la conquête romaine établies, depuis la fin du XIX^{ème} siècle, à travers l'oeuvre de Costa dominant encore. On part de la "constatation" d'une situation sociale déplorable (peu et mal documentée), qui donne naissance à un banditisme gênant pour les Romains (omniprésent dans les sources). Ceux-ci, quand ils sont administrateurs compétents (Gracchus), interviennent en distribuant des terres aux pauvres bandits. L'action des Romains, tout au long de la conquête, n'est pas seulement civilisatrice mais elle est aussi correctrice de déséquilibres sociaux (au moins dans certains cas).

Les deux auteurs dont nous allons nous occuper à présent, A. Schulten et P. Bosch Gimpera, sont contemporains et ont collaboré pour une partie de leurs travaux, surtout dans l'édition des *Fontes Hispaniae Antiquae*. Commençons par le spécialiste allemand.

Le travail historique de Schulten a consisté, dans beaucoup de ses oeuvres, en une description topographique ou archéologique des lieux où se sont déroulés les événements indiqués dans les sources, il y ajoute la traduction ou la paraphrase de témoignages antiques. En tout cas, en ce qui concerne l'ethnologie péninsulaire ou l'interprétation de la conquête, il se limite à inverser l'appréciation de Mommsen (les indigènes péninsulaires seraient les "bons") et il lit selon une perspective nationaliste ce que Costa lisait d'un point de vue social : ceci est dû à un romantisme déjà tombé en désuétude à son époque²².

l'empêche pas d'employer un langage para-marxiste quand il caractérise Viriathe comme un rebelle social, cf. *Tutela*, p. 12.

22. L'autobiographie intellectuelle de SCHULTEN, *Cincuenta y Cinco Años de Investigación en España*, Reus 1953, est un bon exemple de son imperméabilité à tout ce qui sort du domaine de ses objectifs intellectuels étroits. Il faut consulter les travaux que G. CRUZ ANDREOTTI consacre à l'analyse historiographique de l'oeuvre de Schulten, *Un Acercamiento Historiográfico al Tartessos de Schulten*, *Baetica*, 10, 1987, p. 227-240 ; Schulten y el "Carácter Tartesio", *1^{er} Coloquio Internacional. La Historiografía de la Arqueología y de la Historia Antigua (ss. XVIII-XX)*. Madrid, 13-15 Diciembre 1988, Madrid 1990, p. 91-94 ; *Notas al Tartessos de*

Dans une de ses premières oeuvres de synthèse : *Hispania (Geografia, Etnologia, Historia)* ²³, il reconnaît la pauvreté comme cause du brigandage des peuples du Nord-Ouest de la Péninsule ²⁴, bien qu'il remarque aussi l'existence d'un certain "esprit belliqueux"²⁵. D'autre part, il dédie quelques pages aux différentes régions, en distinguant leur degré de développement culturel uniquement à partir des aspects économiques ²⁶. C'est peut-être là la contribution la plus originale de Schulten, qui apparaît d'ailleurs dans d'autres de ses travaux, bien que ce soient seulement Bosch Gimpera (qui traduit ce livre et le dote d'un appendice) et Caro Baroja, plus tard, qui la développeront complètement.

Plus précisément, Schulten répartit l'étude ethnographique des peuples d'origine indo-européenne de la Péninsule, lors de leur affrontement avec Rome, en trois oeuvres de différente nature. Dans le premier volume de l'édition des fouilles de Numance nous lisons son "ethnographie celtibère". La monographie sur Viriathe recueille l'"ethnographie lusitanienne". Et celle dédiée aux campagnes d'Auguste dans le Nord, l'"ethnographie des peuples du Nord" ²⁷. La méthode suivie est la même dans les trois cas.

Dans son *Viriato* ²⁸, le romantisme nationaliste de sa perception du Lusitanien est rendu évident ainsi que sa conception de l'ethnographie. Pour Schulten, Viriathe agissait pour la "défense

Schulten : Comercio y Estado, *I^{er} Coloquio de Historia Antigua de Andalucía (Córdoba, 6-9 Abril 1988, sous presse ; en collaboration avec F. SANCHEZ JIMENEZ, A. Schulten y los Etruscos, Studia Historica. Homenaje al Prof. M. Vigil, II, 6, 1988, p. 27-35. Je remercie l'auteur pour m'avoir aimablement laissé consulter les travaux sous presse. La conférence de M. TARRADELL, Schulten : Medio Siglo de Historia Antigua de España, Papeles del Laboratorio de Arqueología de Valencia, 11 : L Aniversario de la Fundación del Laboratorio de Arqueología, 1924-1974, Valencia 1975, p. 381-406 est une étude plus globale.*

23. Barcelone 1920. C'est la traduction de l'article *Hispania* dans la Pauly-Wissowa.
24. Il s'appuie sur Aristote *Pol.*, VII, 2, 6 et ne connaît pas Costa.
25. *Hispania*, p. 88.
26. *Idem*, p. 90-92.
27. Ce sont les expressions de Schulten lui-même dans *Los Cántabros y los Astures y su Guerra con Roma*, Madrid 1962, (1943), p. 24.
28. J'ai utilisé la traduction portugaise, Porto 1927, (1916).

de la patrie menacée par la domination étrangère" ²⁹. La dimension sociale ne laisse pas d'être présente mais plus comme description de constantes naturelles - terres pauvres, luttes entre les montagnards courageux et les habitants des vallées - que comme analyse sociologique ³⁰. D'autre part, la portée de ses préoccupations ethnographiques se reflète dans son commentaire de la description de Strabon (III, 3, 6-7) qu'il se borne à traduire : "il s'agit d'un portrait fidèle d'un peuple sauvage, qui était au niveau des peuples actuels de l'Afrique Centrale. C'est de cette manière que sont décrits les vrais Lusitaniens" ³¹. Cette sauvagerie se retrouve aussi, comme le signalait déjà Mommsen, dans leur incapacité à construire des entités politiques : "c'est un état social qui rappelle celui des Cyclopes d'Homère" ³². En général, les Lusitaniens manifestent "l'étroitesse de vues... le manque d'énergie" caractéristiques des peuples primitifs ³³. Dans ce panorama désolant se distingue la figure de Viriathe comme celle d'un homme "supérieur à son peuple en génie politique et passion patriotique" puisqu'"il voyait plus que ses compatriotes qui vivaient seulement pour l'occasion, déterminés par des intérêts matériels" ³⁴.

Dans son livre *Los Cántabros y los Astures y su Guerra con Roma*, il expose des clés de l'ethnographie cantabre qui, vu leur énoncé épistémologique, ne diffèrent pas de ce que nous venons de voir. Il ignore complètement la naissance et le développement de l'anthropologie sociale comme discipline, tels qu'ils se produisent à son époque. Selon Schulten, le pays des Cantabres, semblable en cela à la Lusitanie, offrait seulement des moyens de subsistance très limités ³⁵, cette grande pauvreté forçait ses habitants à chercher des ressources chez leurs voisins en rapinant, ce qui fut le motif de la guerre que déclenchèrent les Romains ³⁶. La situation sociale et économique des Cantabres était donc comparable à celle des Lusitaniens. Schulten conclut son analyse avec cet exemple de finesse

29. *Idem*, p. 20.

30. *Idem*, p. 23-25.

31. *Idem*, p. 28.

32. *Idem*, p. 29.

33. *Idem*, p. 37.

34. *Idem*, p. 68.

35. *Cántabros y Astures*, p. 47 : "(les Cantabres) vivaient moins du peu de blé que leurs vallées pouvaient produire que des glands, de la viande de moutons et de porcs".

36. *Idem*, p. 49, thèse de Florus qu'il ne cite pas ici.

ethnographique : "il semble que les hommes se vouaient au vol ou à la guerre ou à ne rien faire et à rester couchés" ³⁷. Les pages consacrées aux Asturiens insistent sur les mêmes aspects pour conclure qu'ils vivaient principalement de l'élevage et à un degré moindre de l'agriculture ³⁸.

Il est difficile d'évaluer l'oeuvre monumentale d'A. Schulten sur la Péninsule Ibérique dans l'Antiquité sans commettre une injustice. De l'archéologie ³⁹ à l'édition de textes ⁴⁰, en passant par la rédaction d'ouvrages de référence ⁴¹ et d'études monographiques

37. *Idem*, p. 50.

38. *Idem*, p. 105. Après toute une vie d'études il écrit dans *Cincuenta y Cinco* : "les Ibères, comme les Celtibères de Numance qui furent taxés par Polybe de "bêtes", les Lusitaniens, les Cantabres et les Asturiens, n'eurent jamais une vraie culture ni bien sûr aucune littérature", p. 51. Je n'ai pas pu consulter *Numantia I* avec son ethnographie des Celtibères. Vu ses oeuvres postérieures il n'y a pas lieu d'en attendre quelque chose de différent.

39. Il a fouillé Numance, *Numantia*, t. I-IV, 1914-1931, et a mené à bien de nombreux travaux de topographie, souvent en collaboration avec le général allemand Lammerer.

40. Il fut le directeur de l'édition des *Fontes Hispaniae Antiquae*, avec P. BOSCH GIMPERA (t. II, Barcelone, 1925 et III, Barcelone 1935), puis s'est joint L. PERICOT (t. IV, Barcelone 1937) ; les tomes IV et V, des années 1940 et 1952, sont signés seulement de Pericot à cause de l'exil de Bosch (qui n'est même pas mentionné dans ses *Cincuenta y Cinco* ...). En tout cas il est le responsable du texte et du commentaire des t. I à VI édités par ordre chronologique des premiers documents se référant à la Péninsule jusqu'aux références sur ce territoire contenues dans Strabon, spécialement dans son livre III.

41. A. SCHULTEN, *Iberische Landeskunde. Geographie des Antiken Spanien*, Band I, 1955 ; Band II, 1957, (trad. esp. *Geografía y Etnografía Antiguas de la Península Ibérica*, Madrid 1959). Recueil important de sources classées selon des critères géographiques dans un sens très large (il rassemble des données sur la flore et la faune - sauvage et domestique -, les minerais, la géographie des paysages etc.). Il s'agit d'un ouvrage très utile. Mais en ce qui concerne l'interprétation historiographique, il faut seulement signaler les p. 437-8 du tome I, consacrées au climat où il reconnaît son importance pour l'étude des peuples de l'Hispanie Antique, sans pour autant laisser de côté l'élément ethnique. Sur l'importance de ce sujet dans Schulten voir CRUZ ANDREOTTI, Schulten y el "Carácter Tartesio", *passim*.

sur des personnages-clés⁴² ou des régions entières⁴³ et par la rédaction des thèmes hispaniques dans les grandes compilations de son époque⁴⁴, aucun domaine n'a été étranger à ses intérêts et à son travail. Cependant, il serait aussi très difficile de trouver une oeuvre plus réfractaire à l'élaboration d'une théorie, d'un cadre explicatif de caractère général sur le monde qu'il étudie et plus imperméable à la moindre sensibilité ethnologique. Il est impossible, par exemple, de trouver un appui ou une réfutation des idées de Costa, ni une référence à un travail d'ethnologie ou d'anthropologie d'une certaine rigueur. Reconnaissons, néanmoins, qu'il est injuste d'évaluer une oeuvre scientifique selon un paradigme différent de celui selon lequel elle s'est élaborée. C'est-à-dire qu'on ne peut pas demander à un des plus ternes représentants du positivisme historique allemand, disciple de Mommsen et surtout d'U. von Wilamowitz, une recherche interdisciplinaire du type de celle qui a été explorée par les précurseurs des *Annales* ou, pourquoi pas, par Costa⁴⁵ lui-même. Cependant, ce que nous pouvons lui demander c'est un examen critique des sources qu'il emploie dans ses reconstructions historiques, surtout quand il ne trace pas de lignes générales, comme l'a fait Mommsen, mais qu'il élabore des travaux qui se veulent des ouvrages de référence⁴⁶, tâche qu'il n'a jamais menée à bien.

42. En plus de son *Viriato* cf., *Sertorio*, Barcelone 1949, (1926).

43. *Tartessos*, Madrid 1972 (1945) ; *Cántabros y Astures*.

44. Trois cents articles de la *Pauly-Wissowa* selon ce qu'il affirme dans *Cincuenta y Cinco*, p. 65 ; cf. *The Carthaginians in Spain*, *CAH*, VII, p. 769-792, Cambridge 1928, et *The Romans in Spain*, *CAH*, VIII, p. 306-325, Cambridge 1930.

45. Rappelons, néanmoins, que de son époque date le *Reallexikon für Vorgeschichte*, dirigé par M. EBERT, Berlin 1924-1932, caractérisé par l'emploi du concept très vaste de "Vorgeschichte" qui le conduit à recueillir indistinctement des documents et des problématiques préhistoriques et ethnologiques.

46. Un des effets les plus négatifs de l'oeuvre de Schulten se trouve non seulement dans ce qu'il n'a pas fait personnellement, mais aussi dans les bases qu'il a données pour que d'autres ne le fassent pas non plus : en éditant les *Fontes Hispaniae Antiquae* il a suivi un ordre rigoureusement chronologique qui, en dernière instance, montre la persistance de l'horizon épistomologique des annales romaines, il a rendu difficile autant la compréhension des différentes caractéristiques des divers auteurs édités que celle de l'existence éventuelle d'institutions ou de comportements

Contemporain de Schulten, P. Bosch Gimpera est l'auteur d'une importante production dont nous allons dégager seulement deux aspects. En premier lieu, il actualise les positions de Costa dans une oeuvre déjà complètement insérée dans les canons académiques et qui semblait constituer, théoriquement, un solide état de la question à son époque. En effet, dans sa contribution, écrite avec P. Aguado Bleye, à la *Historia de España* dirigée par Ramón Menéndez Pidal⁴⁷, il suit expressément Costa lorsqu'il s'interroge sur les bases sociales et économiques des guerres lusitaniennes et lorsqu'il part du pâturage seminomade comme base de la subsistance de cette société. Ces auteurs concluent leurs analyses en affirmant que "la possession de terres cultivables est l'enjeu principal, ou le moyen de pacification que les Romains tenaient pour le plus efficace... Si l'agriculture ne servait pas de drapeau pour un mouvement social, qui n'a peut-être jamais existé, Rome a pu hisser ce drapeau pour regrouper les hommes dangereux et les transformer en hommes tranquilles et pacifiques"⁴⁸. A nouveau les Romains apparaissent comme des réformateurs sociaux face à des communautés dépourvues de tout consensus social interne.

L'autre apport de Bosch Gimpera est beaucoup plus important dans l'ensemble de son oeuvre, bien qu'il nous intéresse moins ici. En effet, il est le premier à systématiser les connaissances archéologiques et les données des sources écrites relatives à la Péninsule en suivant un ordre géographique. Le résultat de cette analyse est la distinction claire entre différents ensembles régionaux. Mais Bosch fait un pas de plus, il introduit les résultats de ce travail dans un cadre beaucoup plus vaste d'histoire de l'Espagne et considère que ces ensembles régionaux correspondent très précisément à la distribution postérieure des royaumes médiévaux de

structuraux précis de la part des peuples qui affrontaient Rome (ceci s'apprécie très bien dans certains manuels sur la conquête de la Péninsule qui consistent en un résumé d'événements selon un ordre chronologique qui suit la structure des *Fontes*). D'autre part la *Quellenforschung* introduite dans les commentaires est, pour le moins, insuffisante.

47. Tome II : *España Romana*, 218 av. J.C. - 414 av. J.C., "La Conquista de España por Roma, 218-19 av. J.C.", p. 65-140.

48. *Idem*, p. 138-9.

la Péninsule et, dernière conséquence, à la distribution régionale de l'Espagne contemporaine ⁴⁹.

Comme dans le cas de Costa, les implications politiques de ces conclusions historiographiques sont évidentes. Bosch en était très conscient, comme le montre la leçon inaugurale de l'année universitaire de 1937 intitulée *España* qu'il donna à l'université de Valencia alors qu'il était recteur de l'université de Barcelone ⁵⁰. Ce texte consiste en une attaque systématique de ce qu'il nomme la conception "orthodoxe" de l'histoire de l'Espagne. Celle-ci se fonde sur l'affirmation dogmatique de l'unité et de la cohésion essentielle de l'Espagne et de sa civilisation, en les présentant comme un être métaphysique ⁵¹. Pour s'opposer à cette thèse il fait un rapide survol de l'histoire de l'Espagne dans lequel il dégage un contraste entre la "vraie tradition", de base régionale, et les essais "superstructureaux" d'abolition de ces différences, comme par exemple la domination romaine ⁵².

Nous reprenons ce discours pour montrer que, comme dans le cas de J. Costa, l'intérêt pour l'examen des bases économiques et sociales des peuples indigènes antérieurs aux Romains ne répond à aucune influence marxiste : il s'inscrit tout à fait dans des courants réformistes hispaniques séculaires ⁵³. Le texte que nous commentons

49. Cf. *Etnologia de la Peninsula Ibérica*, Barcelone 1932, (en catalan), où on lit p. XV, "L'anthropologie... nous fait soupçonner la relation entre la population moderne et certains peuples préhistoriques". Dans *El Poblamiento Antiguo y la Formación de los Pueblos de España*, México 1944, il développe longuement cette même idée : il y aurait une continuité profonde entre la protohistoire et le Haut Moyen Age dans la Péninsule, où l'uniformisation imposée par Rome serait fondamentalement étrangère et sans influence notable sur la plus grande partie de la population.

50. Editée dans les *Anales de la Universidad de Valencia, Segunda Epoca*, Valencia 1937, 40 p.

51. *Idem*, p. 11.

52. *Idem*, p. 25.

53. Cf. *supra* n. 18. Il faudrait y ajouter, dans ce cas, les influences fédéralistes et autonomistes, particulièrement fortes en Catalogne. La brillante dimension culturelle du phénomène peut être lue dans J.L. ABELLAN, *Historia Critica*, V (II) : B) *Fin de Siglo, Modernismo y Generación del 98 (1898-1913)*, Madrid 1989, p. 93-163 ; sur la dimension politique cf. J. SOLÉ TURA, *Catalanismo y Revolución Burguesa*, Madrid 1974. J. CORTADELLA I MORRAL, *La Formación Académica de Bosch Gimpera : de la Filología Griega a la*

le montre clairement. Un des mots qui apparaît le plus est "tradition" et à aucun moment il n'y a de concession "socialisante" qui, après tout, ne serait pas hors de propos en cette période de guerre civile fortement colorée de contenus sociaux⁵⁴. En tout cas, P. Bosch Gimpera a fini par défendre ses idées depuis l'exil. Mais ce n'est pas pour autant qu'elles sont mortes, et on peut même parler de leur hégémonie dans l'actualité, voire pendant l'exil de l'auteur. Néanmoins, pour que cela fût possible, il a fallu "neutraliser" le contenu politique de son oeuvre. Tout ceci eut lieu à travers l'appropriation de ses idées par d'autres auteurs, qui ont tu leurs dettes intellectuelles. Cette tâche a été menée à bien selon deux voies différentes.

La "régionalisation" de la protohistoire péninsulaire commencée par Bosch Gimpera a été formulée à nouveau par J. Caro Baroja, qui a consacré, dans les années quarante, trois travaux à ce sujet⁵⁵. On y trouve seulement deux nouveautés en comparaison de son

Protohistoria Peninsular, *Ier Coloquio Internacional. La Historiografía de la Arqueología y de la Historia Antigua (ss. XVIII-XX)*, Madrid, 13-15 Diciembre 1988, sous presse, étudie l'insertion de Bosch Gimpera dans ce milieu et rassemble des références bibliographiques complètes (je remercie l'auteur pour m'avoir aimablement laissé consulter ce texte sous presse).

54. Un fidèle reflet des glissements de langage propres à cette époque se trouve dans *L'Espoir* d'A. MALRAUX, publié pour la première fois en 1937. Pour haranguer les miliciens qu'il a sous ses ordres, le colonel Ximénès, fervent catholique et fidèle à la République, emploie des expressions comme "que la Provi...chance nous assiste", p. 195 de l'édition de la coll. Folio, Gallimard.
55. Regimenes Sociales y Económicos de la España Prerromana, *Revista Internacional de Sociología*, I, 1943, p. 149-190, et II, 1943, p. 285-317 (= *España Antigua (Conocimientos y Fantasías)*, Madrid 1986, p. 35-113); *Los Pueblos del Norte de la Peninsula Ibérica. (Análisis Histórico Cultural)*, Madrid 1943; *Los Pueblos de España*, Madrid 1946, (3e éd. 1981). Voir la production impressionnante de Caro Baroja dans sa bibliographie établie par A. CARREIRA dans le livredialogue J. CARO BAROJA, E. TEMPRANO, *Disquisiciones Antropológicas*, Madrid 1985, p. 455-492, actualisée jusqu'à cette date, et il continue à "produire". Les études rassemblées dans le volume collectif *Julio Caro Baroja. Premio nacional de las Letras Españolas 1985*, Barcelone 1989, traitent seulement des contributions de Caro à l'ethnographie. En tout cas, ce petit livre invite à

prédécesseur. La plus importante consiste en l'emploi de la théorie ethnologique des cycles culturels comme élément d'intégration des données péninsulaires⁵⁶. Cette théorie, telle que l'utilise Caro, propose la délimitation dans l'espace et dans le temps des différents éléments sociaux, culturels, spirituels et technologiques qui confluent tous dans une région déterminée. L'étude ethnologique de cette région consistera en un examen de ces éléments, qui présenteront une configuration unique, bien que tous et chacun aient des parallèles et des antécédents nombreux. D'autre part, il ne hiérarchise jamais la valeur des différentes données. En s'appuyant sur ces conceptions, Caro Baroja différencie huit zones culturelles dont six correspondent, plus ou moins, aux zones indoeuropéennes de la Péninsule. La seconde nouveauté de l'oeuvre de Caro, indiquée plus haut, est son rejet frontal de la racine politique des conceptions historiographiques de ses prédécesseurs.

Il vaut la peine de situer cet aspect dans son contexte - apparemment irréfutable du point de vue d'une perspective scientifique -, vu que c'est là où se produit la "neutralisation" historiographique que nous mentionnons. En effet, dans la première page de *Los Pueblos de España*, Caro affirme "on n'a pas étudié ou établi correctement, en Espagne, la relation d'un passé lointain avec l'actualité, sans chercher de manière infantile dans le passé toute explication du présent ou dans l'état des choses présent, l'explication totale du passé. Et malgré ceci on parle de ce qu'est, en essence, notre pays"⁵⁷. Qu'il fasse ainsi allusion à l'oeuvre de Bosch Gimpera, qu'il ne cite pas, ne peut être qu'une hypothèse. Néanmoins, si nous

s'interroger sur le type de relation intellectuelle qui existe entre Caro Baroja et ses disciples quand l'hommage se transforme en une hagiographie avec iconographie incluse (Caro collabore au livre avec un choix de photographies le représentant lui-même ainsi que ses amis et parents).

56. Il explique son contenu dans *España Antigua*, p. 97-101 et 115-133 (= Sobre el estudio Económico de la España Antigua, in : M. TARRADELL *et al.* *Estudios de Economía Antigua de la Península Ibérica*, Barcelone 1968, p. 11-17) et *Pueblos*, p. 15-17). Dans *Disquisiciones*, p. 27 il insiste sur le fait qu'il juge incorrecte la hiérarchisation des explications et critique freudiens et marxistes.
57. *Pueblos*, p. 11, cf. p. 17-8. Nous faisons toujours référence au premier volume de cette oeuvre. Le second s'intéresse à l'ethnologie contemporaine de la Péninsule.

lisons la dernière page du livre, nous voyons que dans les zones les plus romanisées de la Péninsule commence avec l'arrivée des Wisigoths "une espèce d'évolution qui a pour résultat non pas le triomphe des us et coutumes romains dans un sens archaïsant, mais celui d'autres traditions de physionomie antérieure... une analyse de la vie hispanique d'alors nous révèle un certain retour des peuples soumis par les Wisigoths à leurs habitudes, us et coutumes les plus anciens. C'est alors, aussi, qu'est signalée, vigoureusement et clairement, la naissance des diverses régions de l'Espagne actuelle" ⁵⁸. Or, cet ordre d'idées est précisément celui formulé par Bosch Gimpera dans ses travaux ⁵⁹, qui ne sont pas non plus cités à ce moment. Ainsi, à l'exil physique de l'auteur qui est à l'origine de quelques-unes des idées fondamentales reprises par Caro, s'ajoute un mur de silence ⁶⁰.

Le professeur C. Alonso del Real, connaisseur des milieux où les ouvrages de Caro que nous commentons ont été élaborés et qui a eu l'amabilité de lire une première ébauche de ce travail, m'a rappelé sur ce point que Caro a voulu rester en marge de la politique tout au long de sa vie, même pendant les années de la Seconde Guerre Mondiale quand ceci pouvait indiquer une tiédeur de sentiments dangereuse envers la dictature. Ainsi, sa position serait comparable à la soumission aux pouvoirs établis et au respect des normes de conduite communes préconisés par Descartes dans son *Discours de la Méthode*. Néanmoins, il me semble difficile d'accepter ces manifestations d'irénisme pour juger l'oeuvre de Caro. En effet dans ses *Disquisiciones Antropológicas*, on trouve de nombreuses références à l'oppression culturelle soufferte pendant cette période, et il indique qu'il soutenait des positions anglophiles, propres aux quelques libéraux qui résidaient alors en Espagne ⁶¹. Cependant, à

58. *Idem*, p. 426.

59. Cf. *supra* n. 49.

60. Dans *Disquisiciones*, p. 35 se référant à certains auteurs de monographies ethnographiques Caro Baroja affirme qu'ils éliminent la bibliographie qu'ils ont employée "et avec un certain aplomb en arrivent à dire qu'ils ont tout découvert grâce à leur propre intuition, et ce n'est pas vrai".

61. P. 80-81 et 83 où il condamne les positions intellectuelles intégristes en disant que c'"était tout simplement une vilénie, parce qu'alors il n'y avait pas de moyen de répondre". Voir p. 216 où il décrit l'apologie de la délation sous la régime de Franco. P. 255-256, 430, où il indique comme traces laissées par la dictature franquiste dans la

cette époque de pénurie culturelle, il n'a pas eu de difficultés pour publier une bonne partie de ses livres dans des institutions clairement liées à l'appareil culturel de la dictature. Il remplit des fonctions dans le *Consejo Superior de Investigaciones Científicas* et en 1944 il devint directeur du *Museo del Pueblo Español* à Madrid. Plus tard, dans les années cinquante, il fit des recherches au Maroc et au Sahara espagnols. Il semble donc qu'il ait évolué sans beaucoup de problèmes dans ce monde qu'aujourd'hui il nous présente comme désolant.

En effet, de la lecture de *Los Pueblos de España* se dégage l'impression que le mur de silence élevé contre l'oeuvre de Bosch Gimpera n'était pas fortuit, il était le résultat de choix très conscients en accord avec le ton de l'époque. Ceci s'apprécie dans le traitement donné aux idées de Costa. Caro Baroja le critique expressément sur deux points : quand il ne considère pas le caractère régional du banditisme étudié dans "Cuarteria y Abigeato" et quand il donne une interprétation collectiviste du texte de Diodore sur le mode d'exploitation de la terre chez les Vaccéens (V, 34, 3), interprétation qui serait faite, selon Caro, "dans un sens "communiste" ou "socialiste" ⁶². Cependant, il n'hésite pas à expliquer le brigandage des Lusitaniens comme "un mouvement de rébellion des classes sociales délaissées, celle des pasteurs et des chasseurs habitant des régions accidentées, des esclaves et des jeunes

vie culturelle espagnole : l'intransigeance mentale, le ressentiment et la peur. P. 430-432, 435-437. Il se présente comme libéral à la p. 448.

62. *Pueblos*, p. 281 et 318 respectivement. A la n. 154 de p. 318, à propos du commentaire de Costa sur Diodore, Caro écrit qu'"il y a une certaine confusion... comme dans tout ce que le polygraphe aragonais écrit sur l'Espagne Antique". Une lecture superficielle du livre de COSTA, *Colectivismo Agrario* serait insuffisante pour convaincre l'infatigable lecteur, que Caro Baroja prétend être, de son erreur de jugement ; cf. *supra* n. 19. J. MALUQUER DE MOTES démontre que cette façon de traiter Costa ne s'impose pas : *Pueblos Celtas*, in : *Historia de España Menéndez Pelayo*, t. I, vol., III, *Etnología de los Pueblos de Hispania*, Madrid 1954, p. 3-194, p. 170 où il taxe la thèse de Costa de "collectiviste" et la critique sur un ton très différent. Cf. J. CORTADELLA MORRAL, M. Almagro Bosch y la Idea de la Unidad de España, *Studia Historica, Hist. Ant.*, 4, 1988, p. 17-25 rappelle p. 19-20 que R. Menendez Pidal considéra aussi Bosch comme marxiste en 1947. Délation ou ignorance ? Cf. *supra* n. 53 et 54.

gens sans fortune, contre des gens riches" ⁶³. Mais maintenant qu'il fait sienne une idée fondamentale de Costa, il ne reconnaît pas sa dette intellectuelle ⁶⁴.

Cette analyse de la "neutralisation" de la politique menée à bien par Caro est fondamentale pour comprendre l'évolution postérieure des études sur la période qui nous intéresse. Mais, auparavant, il faut encore dégager d'autres éléments, plus techniques, de ses écrits. Tout d'abord, la théorie des cycles naturels ne donne pas à Caro un appareil herméneutique de critique des sources : il les accepte toujours sans prendre en compte les conditions de leur création, ni leur plus ou moins grande fiabilité. Ceci n'est pas non plus fortuit, comme on peut le voir dans certains de ses ouvrages récents dans lesquels il revendique divers auteurs antiques comme modèles méthodologiques ⁶⁵ et dans lesquels son analyse de l'anthropologie des Anciens se borne à un exposé du contenu des oeuvres des auteurs évoqués ⁶⁶. Ainsi, le fait qu'il ait rejeté Costa et passé sous silence Bosch Gimpera, sans se fonder sur une nouvelle lecture des sources, qui est possible et nécessaire, ni sur l'élaboration d'un cadre interprétatif différent, indique clairement la force de sa véritable intention politique.

La diffusion dans les milieux académiques des thèses de Costa, entreprise par Bosch Gimpera, est reprise dans un long article de A. Garcia Bellido intitulé "Bandas y Guerrillas en las Luchas con Roma" ⁶⁷. Nous pourrions laisser ce travail de côté si nous prenions en compte sa contribution dans un sens strict. Mais l'influence énorme qu'il a eue et sa mention constante comme oeuvre de référence obligée sur ce thème jusqu'à aujourd'hui nous obligent à nous y arrêter un peu plus. Il n'y a pas dans ce travail une seule idée qui n'ait été exprimée par Costa : sa thèse essentielle insiste sur le caractère social et

63. *Pueblos*, p. 334.

64. Voir *supra* n. 60 et 61.

65. Voir dans *España Antigua*, la valeur donnée à Polybe pour l'étude de la royauté (p. 139), à Strabon pour sa théorie des cycles culturels (p. 125) et à Varron pour l'étude de la religion (p. 229-31 et 252).

66. *La Aurora del Pensamiento Antropológico. La Antropología en los clásicos griegos y latinos*, Madrid 1983, *passim*. Sur les peuples du Nord voir encore sa contribution au volume *Legio VII Gemina*, León 1970, p. 9-62.

67. *Hispania*, V n° 21, Madrid 1945 et réédité dans le *reading* compilé par A. PRIETO ARCINIEGA, *Conflictos y Estructuras Sociales en la Hispania Antigua*, Madrid 1986, p. 13-60, édition que j'ai consultée.

économique des bases du brigandage hispanique. Bellido ajoute, comme aspect plus personnel, que la virulence des guerres serait due à une soif de vengeance provoquée par les excès des armées romaines ; de plus, il souligne l'ensemble d'un discours nationaliste sur la légitimité de parler ou non de l'"Espagne" pour cette période.

Il me semble qu'il existe, fondamentalement, deux raisons pour le succès de ce travail. D'une part, il cite abondamment les sources sur lesquelles il s'appuie et les reprend en notes, en latin ou en grec : c'est un travail académique certainement plus normalisé que certaines incursions de Costa dans ce domaine (d'autres sont tout à fait comparables). D'autre part, le prestige de Garcia Bellido en tant qu'expert de l'Histoire Ancienne de la Péninsule, sur laquelle il a une oeuvre très étendue, l'a converti en autorité au-dessus de tout soupçon. Or, cet ouvrage reflète exactement la même "neutralisation" politique que nous lisons dans l'oeuvre de Caro, bien qu'avec moins de prétentions. En effet, Garcia Bellido ne reconnaît pas ses dettes intellectuelles. En premier lieu, il mentionne le *Tutela de los Pueblos de España* de Costa comme un livre qu'il a lu récemment et qu'il a incorporé au dernier moment à sa rédaction définitive ; il ignore donc, du moins sous-entend-il ainsi, les *Estudios Ibéricos* de Costa où nous lisons, comme nous l'avons vu, la contribution essentielle de celui-ci ⁶⁸. En second lieu, il ne cite pas non plus le travail de Bosch Gimpera et Aguado Bleye dans la *Historia de España* de Menéndez Pidal, qui actualisent Costa et citent ses divers travaux. Cependant on peut difficilement croire que Garcia Bellido ignorait ce travail alors qu'il fut responsable de plusieurs chapitres dans un autre volume de cette oeuvre ⁶⁹. Nous nous retrouvons face au même silence que dans les ouvrages de Caro, à la même neutralisation de l'influence des concepts d'ordre politique dans la production historiographique ⁷⁰.

68. *Idem*, p. 17.

69. Il signe avec M. ALMAGRO le tome I, vol. II : *La España de las Invasiones Célticas y el Mundo de las Colonizaciones*, Madrid 1952 ; il participe aussi au tome I, vol. III, *Etnología de los Pueblos de Hispania* et il est responsable de la réédition du tome II, avec les contributions de BOSCH GIMPERA et AGUADO en 1955.

70. Cf. A. GARCIA BELLIDO, *España y los Españoles hace dos mil Años, Según la "Geografía" de Estrabón*, Madrid 1986 ⁹ 1^{ère} éd. 1945), traduction et commentaire du livre III de Strabon, où, dans toutes les rééditions, il soutient les mêmes thèses à propos du passage III, 3, 5, p. 115-119.

A partir de la publication des oeuvres de Caro et Bellido, les thèses fondamentales sur la protohistoire péninsulaire et sur la conquête romaine, si l'on tient compte de l'accueil qu'elles ont reçu dans les milieux académiques, n'auront pas été élaborées par Costa ou Bosch Gimpera mais par Caro Baroja et Garcia Bellido. Or, n'oublions pas que ceci a lieu dans les années quarante, quand la "politique" n'est pas seulement éliminée des études de Caro et Bellido, mais de toute la vie du pays (rappelons le conseil de Franco qui suggérait de l'imiter et de ne pas "faire de politique"), et quand ceux qui soutenaient des positions politiques et sociales plus ou moins semblables à celles de Costa et Bosch Gimpera étaient en exil, en prison ou dans la tombe.

Je suis conscient de me trouver sur un terrain très délicat où il est facile de passer de la critique scientifique à celle des intentions morales et politiques qui, bien que je ne la considère pas comme étrangère à mes préoccupations, peut, aujourd'hui, nous dévier de l'examen de thèses historiographiques déterminées. Dans cette perspective, la neutralisation du politique a provoqué, tout simplement, l'élimination d'une des nombreuses voies possibles d'inspiration pour l'élaboration de thèses ou d'idées historiographiques qui a, depuis Thucydide, donné de nombreuses preuves de fécondité. Voie qui avait porté beaucoup de fruits dans le cas de Costa et de Bosch Gimpera.

En nous référant, maintenant, exclusivement à l'oeuvre de Caro Baroja, nous devons signaler qu'à la faillite de la politique en tant que source d'idées s'en ajoute une autre dont les effets ne sont pas moins graves ; mais, dans ce cas, la responsabilité de l'auteur est moindre. La difficulté vient du type de méthodologie ethnologique adoptée par Caro. Depuis les années quarante jusqu'à l'actualité, il soutient la même méthode inspirée fondamentalement de celle de géographes et des ethnologues de culture allemande qui ont travaillé à la fin du XIXe siècle et au début du XXe⁷¹. Or, d'un point de vue interne au développement de la discipline et de la théorie anthropologique, cette méthode s'est révélée une voie sans issue, sans développements postérieurs à ses fondateurs (ce que reconnaît Caro lui-même). Ainsi, les milieux académiques en acceptant les thèses de celui-ci ont privé les études sur les peuples indigènes de la Péninsule

71. Voir le chapitre III de *España Antigua*, espèce de discours de la méthode de CARO BAROJA, et P. CLAVAL, *Geografía Humana y Económica Contemporánea*, Madrid 1987, p. 19-41, pour un exposé de ces théories, en insistant surtout sur leurs aspects géographiques.

antérieurs à la conquête romaine du contraste continuuel d'une discipline parallèle, l'ethnologie ou l'anthropologie, qui suivait son propre chemin et aurait pu encourager à poser de nouvelles problématiques.

La dernière conséquence de ces travaux des années quarante a été la formation d'une aporie scientifique très résistante. Les sources d'inspiration historiographique ont été taries volontairement (la politique) ou involontairement (la méthode ethnologique en vigueur). S'y ajoute l'incapacité dans laquelle se trouve cette discipline pour se rénover de l'intérieur ⁷², rénovation qui, d'un point de vue strictement scientifique, ne pourrait provenir que d'un nouvel examen soigneux des sources. Mais cette voie avait déjà été coupée, *non nata*, par celui qui était le plus indiqué pour le faire à son époque : A. Schulten. Aujourd'hui, on se trouve donc devant la répétition incessante de l'analyse proposée dans les années quarante, aussi bien de la part de Caro Baroja et Garcia Bellido que de leurs nombreux épigones.

On peut voir un bon échantillon de cette situation dans l'oeuvre du doyen des historiens espagnols de l'Antiquité hispanique : J.M. Blázquez. Pour ne pas nous étendre nous nous limiterons à examiner son livre *Economía de la Hispania Romana* ⁷³, où il a rassemblé et résumé une grande partie de ses publications

72. En tout cas n'oublions pas qu'en fait la discipline est inexistante du point de vue officiel jusqu'aux années 70, voir le panorama historique présenté par J. REMESAL, *Historia Antigua*. Estado Actual de una Disciplina Académica, in G. PEREIRA (ed.), *Actas Ier Congreso Peninsular de Historia Antigua*, vol. III, Saint Jacques de Compostelle 1988, p. 313-320.

73. Bilbao 1978. Cf. J.M. BLAZQUEZ, *Historia Económica de la Hispania Romana*, Madrid 1978, plus centré sur l'Empire que le livre antérieur et avec un appareil iconographique abondant, il consacre un seul chapitre à la période républicaine et ne présente pas une étude par régions. Voir aussi le long article de BLAZQUEZ, *Economía de los Pueblos Prerromanos del Area no Ibérica hasta la Epoca de Augusto*, publié dans M. TARRADELL (éd.), *Estudios de Economía Antigua de la Península Ibérica*, Barcelone 1968, p. 191-269 où il suit le cadre élaboré par Caro dans *Pueblos de España*. Plus récemment en collaboration avec M.P. GARCIA GELABERT, *Mercenarios Hispanos en las Fuentes Literarias y en la Arqueología*, *Habis* 18-19, 1987-1988, p. 257-270, il insiste une fois de plus sur les bases sociales et économiques de ce phénomène évoquées depuis Costa.

antérieures, abondamment citées comme ouvrages de référence. Selon l'auteur, le moyen de subsistance des populations de l'intérieur de la Péninsule était l'élevage. Comme nous le savons, c'est une affirmation qui n'est pas nouvelle, mais il est intéressant d'observer comment se manifeste un traitement de l'ethnologie, inchangé depuis Schulten, malgré l'oeuvre de Caro Baroja (sa théorie des cycles culturels ne réussit pas à produire l'alliance de l'anthropologie et de l'histoire ancienne), qu'il suit cependant dans son découpage régional. Voyons l'exposé de Blázquez : "au caractère des peuples d'Hispanie de l'époque qui, selon ce que décrivent les textes, aiment leurs aises et sont nonchalants, l'élevage convient beaucoup mieux que l'agriculture, qui demande un travail et un soin continuel" ⁷⁴. L'élevage serait, donc, le moyen de subsistance en Lusitanie et Celtibérie, régions dans lesquelles il serait favorisé par un taux de population relativement bas. Néanmoins, dans le Nord-Ouest et la zone cantabrique, Blázquez suit toujours Caro, la base économique était la cueillette et une agriculture rudimentaire, puisqu'elle était aux mains des femmes ⁷⁵. Il insiste aussi sur la base économique sous-jacente à la pratique du brigandage dans les mêmes termes que ses prédécesseurs : "malgré l'abondance de la chasse et du bétail en Celtibérie, il existait un vrai problème économique et social : l'existence de grandes masses de déshérités" ; et il cite Caro Baroja comme autorité pour l'identification de ces différences sociales ⁷⁶. L'une de ces contributions les plus originales n'est ainsi rien d'autre qu'une extension des thèses anciennes. L'expansion celtibère vers la Bétique, la Carpétanie et le Levant serait due à une mauvaise situation économique de la jeunesse ; l'élevage était concentré en quelques mains et "les salaires journaliers étaient bas" (sic), il existait une "espèce de capitalisme de l'élevage qui avait des répercussions sur le problème social de toutes ces populations" ⁷⁷. Enfin, quand les Romains fondent des cités, c'est encore pour corriger des déséquilibres sociaux.

Ainsi, nous observons comment l'aporie décrite plus haut n'a pas encore été surmontée. Les considérations ethnologiques sont exemptes des développements riches et abondants de l'anthropologie et de l'ethnologie modernes. Pensons, par exemple,

74. *Economia Hispania*, p. 50.

75. *Idem*, p. 64 s.

76. *Idem*, p. 90 et cf. p. 72.

77. *Idem*, p. 101, cf. p. 117 une analyse semblable à propos de la Lusitanie.

aux travaux de Evans-Pritchard ou de Lienhardt sur des peuples éleveurs, dont la simple considération éviterait une affirmation comme celle de Blázquez citée plus haut. D'autre part, on continue à accepter les sources sans manifester le moindre indice de critique et on les interprète de manière univoque bien qu'elles puissent être clairement contradictoires ou uniques. Enfin, pour l'analyse, on s'inspire seulement de l'historiographie espagnole à partir de Caro, ce qui signifie que l'on a laissé de côté la liaison avec le comparatisme développé par Costa et que l'on ne tient pas compte des perspectives historiographiques élaborées dans d'autres domaines ; ces deux aspects obligerait à poser la question d'une autre manière.

Il me semble convenable de donner cette dernière précision vu que d'autres auteurs, qui, théoriquement, ne devraient pas être "contaminés" par les caractéristiques de l'historiographie espagnole, reproduisent le même schéma interprétatif, aussi bien dans des monographies que dans des manuels. C'est le cas, par exemple, du livre de R.C. Knapp, *Aspects of the Roman Experience in Iberia, 206-100 BC*⁷⁸, qui présente une erreur de méthode. On ne peut pas prétendre étudier un processus de conquête en ignorant complètement l'interaction qui se produit entre des sociétés différentes. Or, dans cet ouvrage, il n'existe pas la moindre trace d'une problématique propre aux conquies. Ainsi, la façon dont les Romains traitaient les "maraudeurs" qui infestaient la Péninsule pouvait être ou bien dure, comme dans le cas de Galba (*Cos.*, 144 av. J.-C.), ou bien le fruit d'une doctrine sociale romaine qui soutenait les pauvres. La nouveauté la plus importante qu'il introduit par rapport à l'historiographie espagnole est le fait qu'il considère que les cas des généraux "durs" sont des exemples isolés qui n'obligent pas à une condamnation morale de l'action romaine en Hispanie⁷⁹. Donc, l'examen de la politique d'implantations de populations conduit Knapp à penser qu'elle a été un essai fructueux de la diplomatie romaine pour maintenir la paix⁸⁰.

78. *Anejos de Hispania Antiqua* IX, Vitoria 1975.

79. *Idem*, p. 50-52.

80. *Idem*, p. 54. Cf. 105-111 et 158. Voir l'examen de cette question dans mon *Sources pour l'étude de la protohistoire d'Hispanie*, à paraître.

2 - LES MÉTHODES POUR EN FINIR AVEC LA THESE OFFICIELLE.

Le diagnostic même de la situation indique implicitement les voies à suivre pour la surmonter : (a) recours au comparatisme abandonné depuis Costa et qui est fondamental pour reconnaître d'éventuelles institutions ou structures sociales proprement indigènes ; (b) emploi de théories et modèles anthropologiques bien établis, surtout dans la production la plus récente qui propose le dépassement des barrières interdisciplinaires entre l'histoire et l'anthropologie ; et, ce qui n'est pas le moindre (c), l'examen critique des sources. En fait, cette recette n'a rien d'original et elle a déjà été appliquée aux études de l'Antiquité sur des thèmes qui nous intéressent, bien que de forme encore très marginale. Je vais examiner, à présent, trois types de contributions prises directement dans le domaine de l'Histoire Ancienne.

Du point de vue de la recette formulée ci-dessus, les points de départ de l'oeuvre de S.L. Dyson, *The Creation of the Roman Frontier* ⁸¹, semblent irréfutables. Dès le début, il manifeste une préoccupation comparatiste, mais d'une manière pas du tout dogmatique, puisqu'il reconnaît la propre richesse de la comparaison entre diverses époques et régions de l'Empire Romain ⁸². D'autre part, il critique le point de vue qui consiste à ne pas évaluer dans toute sa force l'existence de cultures locales, dynamiques politiquement, qui agissaient aussi sur Rome ; ceci le conduit à postuler l'importance d'une analyse spécifique des conditions locales. Il affirme, par exemple, qu'il est important de comprendre la place des chefs celtes ou des commerçants puniques dans une société antérieure à la conquête romaine, pour interpréter leur position dans l'Empire Romain ⁸³. Néanmoins, je pense que Dyson échoue dans son étude de la Péninsule Ibérique ⁸⁴, car il ne s'en tient pas de manière rigoureuse aux normes formulées dans l'introduction. Il fait très peu de critique de sources, il manifeste une confiance excessive dans la littérature secondaire (que nous venons d'examiner) et, finalement, ne prend pas en compte la spécificité des peuples qui s'opposent à Rome. Ainsi, en ce qui concerne la Péninsule, le recours à des perspectives anthropologiques et les études sur les frontières de

81. Princeton (N.J.) 1985.

82. *Idem*, p. 3.

83. *Idem*, p. 4-5.

84. *Idem*, p. 174 s.

caractère comparatif ne restent encore qu'une potentialité, complètement ouverte.

Ce même auteur consacre un autre travail important aux thèmes qui nous intéressent⁸⁵. Dans celui-ci, il considère, de manière générale, que les révoltes dans les territoires conquis par Rome étaient le résultat des tensions extrêmes auxquelles furent soumises les sociétés indigènes lors d'un processus d'acculturation rapide⁸⁶. Dans son examen des cas du Nord de l'Italie, de la Sardaigne et de la Corse, il situe le moment des révoltes peu après que l'administration romaine ait commencé à agir avec toute sa force : dépossession de terres agricoles pour fonder des colonies, levées de soldats, impôts⁸⁷. Quand il arrive à l'étude de l'Hispanie, il présente les mêmes problèmes que dans le livre examiné plus haut. En effet, selon Dyson, les Romains se trouvaient face à une *tribal populace* qui avait en partie une économie d'élevage et était certainement mobile. De plus, il se produisait des situations de pénurie économique, dues à un manque de terres. Rien de ceci ne renouvelle les contenus de l'historiographie traditionnelle⁸⁸. En revanche, son postulat de l'existence d'une *intermediate populace* entre les agriculteurs de la côte et les indigènes organisés en tribus de l'intérieur est plus novateur ; il est possible que ce type de situation existe mais, pour le moment, son seul argument est l'extrapolation des analyses d'O. Lattimore sur la frontière chinoise. Dyson conclut en insistant sur la nécessité d'étudier de façon comparative aussi bien l'impérialisme que les diverses situations des frontières⁸⁹. Notre conclusion est la même que dans le paragraphe antérieur, la perspective choisie est irréprochable mais son application dans le cas péninsulaire dépend trop de vieux clichés.

85. S.L. DYSON, *Native Revolt Patterns in the Roman Empire*, ANRW, II, 3, Berlin, New York 1975, p. 138-175. Voir aussi S.L. DYSON, *Native Revolts in the Roman Empire*, *Historia* 20, p. 239-274 où, néanmoins, il n'étudie pas les épisodes péninsulaires.

86. *Idem*, p. 139. Il prétend aussi corriger la tendance historiographique qui consiste à enlever de l'importance aux révoltes, p. 140. Il réagit, de plus, contre les interprétations "nationalistes", considère qu'elles sont anachroniques et qu'elles sous-estiment la complexité des sociétés indigènes, p. 141.

87. *Idem*, p. 142-6.

88. *Idem*, p. 146-7, cf. p. 149 sur Viriathe comme "bandit social".

89. *Idem*, p. 173, après avoir examiné d'autres révoltes.

Si, en principe, le travail de P. Briant ⁹⁰ n'a rien à voir avec la Péninsule Ibérique, il est d'une très grande utilité comme modèle de critique de sources, inexistante dans le panorama historio-graphique qui nous intéresse. En effet, en étudiant les textes de Polybe, Diodore ou Strabon, il met en évidence l'emploi de présupposés idéologiques clairs, de nature ethnocentrique, dans les descriptions géographiques et ethnographiques antiques qui soulignent que le banditisme est une activité *imposée* par la pauvreté du sol des montagnes et que les habitants de celles-ci combattent par besoin. Mais ce "pseudo-déterminisme géographique" ne réussit pas à cacher les présupposés idéologiques, comme le montre Briant quand il étudie comment la conquête de peuples sauvages est décrite de la même manière que la chasse et le dressage des animaux ⁹¹. P. Briant pense que l'on peut sortir des ornières tracées par les auteurs antiques si l'on rejette leurs généralisations et leurs catégories et si l'on reprend l'étude des cas particuliers pour, ensuite, en proposer une nouvelle interprétation globale ⁹². Après ces analyses, il conclut, par exemple, que l'examen approfondi des sources montre que des peuples "bandits" avaient des économies complexes ⁹³, que la conquête altère des institutions propres aux peuples conquis en leur donnant d'autres significations ⁹⁴ ou que la prétendue politique de fondation de cités menée par Alexandre n'était rien d'autre qu'un instrument de contrôle militaire du territoire ⁹⁵.

90. Brigandage, dissidence et conquête en Asie achéménide et hellénistique, *DHA* 2, 1976, p. 163-279.

91. *Idem*, p. 170-3.

92. *Idem*, p. 174.

93. *Idem*, p. 178.

94. *Idem*, p. 182-4 étudie comment les jeunes du Temessos deviennent des bandits d'une façon semblable aux Lusitaniens, il évoque l'existence d'une institution initiatique. Briant écrit p. 183 : "la conquête - perse, macédonienne, romaine... - *refoule* la jeunesse armée dans la montagne de façon permanente ; les auteurs anciens transforment en "brigandage" ce qui était opération de survie, et ce qui est devenu un acte de résistance et de dissidence : leur territoire était aliéné par la conquête, les jeunes... transfèrent dans la montagne leur patrie ; c'est donc de la montagne que devra partir la guerre de libération".

95. *Idem*, p. 201-12.

Dans cette même ligne de recherche, nous pouvons citer aussi un travail de M. Clavel-Lévêque⁹⁶, dans lequel elle insiste sur la pluralité de situations réelles existant sous les termes de *lestai*, *peiratai*, *latrones*, *praedones*, *piratae*. En partant des analyses de P. Briant sur l'Extrême Orient, elle souligne l'intérêt de les étendre à l'Occident. L'examen du texte de Strabon indique clairement quelle est son intention idéologique au sujet des bandits quand il montre la nécessité de les combattre⁹⁷. M. Clavel-Lévêque termine en insistant sur l'idée qu'il est indispensable de découvrir "des formes spécifiques de relation entre les peuples" pour interpréter le "banditisme" des Lusitaniens ou des populations alpines⁹⁸.

Il existe encore une autre voie pour sortir de l'aporie à laquelle ont conduit les thèses historiographiques traditionnelles sur la protohistoire et le processus de conquête. Elle consiste, fondamentalement, en l'étude des institutions indigènes concrètes. Il faut indiquer tout de suite que ce type d'analyse ne contredit pas du tout celui que nous venons d'évoquer avec les travaux de P. Briant ou

96. Brigandage et piraterie : représentations idéologiques et pratiques impérialistes au dernier siècle de la république, *DHA* 4, 1978, p. 17-31.

97. *Idem*, p. 18-9 ; p. 19-21 étend cette analyse aux Alpes.

98. *Idem*, p. 26. De ce même auteur on peut lire son analyse du livre IV de Strabon : Les Gaules et les Gaulois : pour une analyse du fonctionnement de la Géographie de Strabon, *DHA* 1, 1974 p. 75-93 ; repris dans *Puzzle gaulois : les Gaules en mémoire*, Paris 1989, p. 285-306. L'intérêt de ces analyses pour la Péninsule est mis en valeur par D. PLACIDO SUAREZ, Estrabón III : El Territorio Hispano, *La Geografía Griega y el Imperialismo Romano*, *Habis* 18-19, 1987-1988, p. 243-256 et A. PRIETO ARCINIEGA, Un Punto Oscuro en la Invasión Romana de las Baleares : la Piratería, *Habis* 18-19, 1987-1988, p. 271-275. Plus éloigné de nos intérêts se trouve l'article de L. FLAM-ZUCKERMANN, A propos d'une inscription de Suisse (*CIL*, XIII, 5010) : étude du phénomène du brigandage dans l'Empire romain, *Latomus*, 29, 1970, p. 451-473, centré sur le banditisme "réel" (dans la mesure où nous pouvons l'opposer au banditisme "autre chose" de la période de la conquête), mais il est important parce qu'il pose la problématique du phénomène pris globalement aussi bien de manière intrinsèque (les diverses situations possibles) que de manière extrinsèque (les diverses façons d'aborder leur compréhension).

de M. Clavel-Lévêque⁹⁹. Il me semble qu'une petite phrase écrite par R. Etienne il y a déjà plusieurs années, quand il reprend les analyses de Garcia Bellido sur le banditisme dans "Préhistoire du culte du chef", marque le début timide de cette voie. En effet, en s'écartant de la thèse "officielle" qui insistait sur les aspects économiques, il dit que nous pouvons nous trouver devant un "phénomène de civilisation"¹⁰⁰, mais, à ma connaissance, il n'a jamais développé cette intuition.

Plus tard, en partant de la perspective de l'étude des religions et, plus concrètement, du comparatisme de G. Dumézil, J.C. Bermejo a analysé le culte de Mars-Cosus chez les populations du Nord-Ouest de la Péninsule comme le reflet possible de l'existence de bandes de guerriers de type indo-européen. Néanmoins, bien que les sources examinées suggèrent cette approche, elles ne lui ont pas permis de corroborer avec certitude cette hypothèse¹⁰¹. Ce pas a été franchi récemment par une de ses disciples, B. Garcia Fernández-Albalat, dans un travail où elle montre, à travers l'étude d'une série d'épigraphes votives, que les noms et épithètes de divinités sont liés sans équivoque à l'existence de ce type de bandes. En plus, celles-ci survivent comme *auxilia* de l'armée romaine tout en conservant leurs enseignes et leurs cultes¹⁰².

Cependant, l'ensemble de ces efforts, conséquences plurielles et claires d'une inquiétude par rapport aux thèses régnantes ne supposent pas, pour le moment, l'abandon radical ou la substitution définitive de celles-ci. En effet, aucun de ces travaux ne se situe résolument à l'époque où les sociétés indo-européennes de la Péninsule se manifestaient, pendant la conquête, agissant sur les Romains en suivant les normes internes de leur culture, période qui est évidemment présentée par les sources classiques du point de vue des conquérants. C'est le travail qui reste à faire.

99. Le livre de P. BRIANT, *Etat et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge 1982, *passim*, le montre.

100. Dans : *Le culte impérial dans la Péninsule Ibérique d'Auguste à Dioclétien*, Paris 1958, p. 71.

101. Dans : *Mitología y Mitos*, 2, p. 87-116. De la même manière que Briant étudie "des institutions", Bermejo fait aussi, de son point de vue, la critique des sources dans ses divers travaux, bien que ce ne soit pas sur des thèmes proches de ceux qui nous intéressent ici.

102. Dans : *Guerra y Religión en las Gallaecia y Lusitania Antiguas*, Sada, La Corogne 1990, *passim*.

Mais, auparavant, il faut terminer le travail de destruction que nous nous proposons dès le début de cet article. Il ne suffit pas, en effet, de dire que *la communis opinio* conduit, par son solipsisme méthodologique, à une aporie scientifique. Le diagnostic peut être correct et, en même temps, refléter une situation qu'il n'est ni nécessaire ni souhaitable de corriger. Pour le dire une fois pour toutes : la thèse "officielle" dans le panorama hispanique et peut-être au-delà (je pense à Dyson) convainc tout le monde. L'historiographie libérale, en suivant Caro et Bellido, examine les causes économiques de la situation sociale du monde péninsulaire, ceci est rendu possible aussi bien par la neutralisation du contenu politique des oeuvres de Costa et Bosch Gimpera que par l'absence d'inspiration marxiste chez ces deux précurseurs. Pour ceux qui se réclament du marxisme, la recherche des causes économiques des événements est sans doute familière et une fois qu'elles ont été déterminées, il n'y aurait pas grand-chose à ajouter. Si nous approfondissons un peu plus, et je pense que ceci a très peu de rapport avec les intentions des divers auteurs impliqués, ce consensus entre marxistes et libéraux reflète la solidarité qui existe entre l'utilitarisme bourgeois et certaines lectures de Marx, qui confluent dans l'éradication de la problématique anthropologique de l'étude de la culture¹⁰³. La thèse "officielle", donc, n'est pas seulement aporétique mais elle se présente aussi comme un encouragement puissant à la paresse intellectuelle.

Sans aucun doute, cette affirmation est grave. C'est pour cela que je consacrerai un prochain article à l'examen des sources alléguées en faveur des théories en vigueur¹⁰⁴. Seule cette analyse pourra justifier définitivement ce qui a été dit jusqu'à présent et, de plus, seule cette analyse pourra présenter le débat en termes corrects : je ne pense pas m'embrouiller dans une discussion sur les essences en me référant à des historiens actuels, je propose un débat en termes de recherche de la connaissance sur des sociétés passées et mortes¹⁰⁵.

Marco V. GARCIA QUINTELA

103. C'est l'argument du livre de M. SAHLINS, *Cultura y Razón Práctica. Contra el Utilitarismo en la Teoría Antropológica*, Barcelone 1988, (Chicago 1976).

104. Sources pour l'étude de la protohistoire d'Hispanie. Pour une nouvelle lecture, *DHA*, 17, 1, 1991, à paraître.

105. Traduction de M.P. BOUYSSOU.